

Revue de psychanalyse à l'université
n° 1, 1975.

psychanalyse à l'université

Jean LAPLANCHE

Pour être présente dans les Universités, la psychanalyse ne s'est guère souciée des mises en garde des prudents et n'a pas attendu le blanc-seing des doctes. Pour faire l'objet d'énoncés universellement transmissibles, elle n'a pas attendu de recevoir son certificat d'épistémologie. Pour s'exposer hors du cercle de ceux qui sont passés par le divan, elle n'a pas attendu nos Universités parisiennes d'après 1968 : à qui donc s'adressait Freud dans ses écrits et ses leçons ?

Et qu'on ne nous objecte pas qu'il s'agit là, nécessairement, d'un discours « concernant » l'analyse, la contournant ou la vulgarisant ; ni, corrélativement, que nous nous adressons, en ces lieux de perdition, à la partie de notre auditoire où à l'instance psychique de nos auditeurs qui sont, par définition, rebelles à l'analyse, irrémédiablement défensives.

Dès l'aube du discours analytique, on peut mettre en évidence deux postulats implicites, que notre pratique à l'Université ne fait que pousser dans leurs conséquences : il est une façon analytique de parler analyse, telle que ce discours, par lui-même, ait un impact analytique. Et, d'autre part, toute parole d'analyse s'adresse, et par nature, à des « qui ont été », « qui seront » ou « qui auront été » en analyse. Non pas que cette parole prenne pour fin le recrutement de futures analyses, même si c'est là, parfois un de ses effets. Ce que je veux faire entendre, c'est qu'il existe une communication analytique possible parce qu'elle se fonde sur la communication virtuelle de chacun avec son propre inconscient. Et je ne me réfère pas là à une communauté abstraite des natures humaines, mais à l'universalité de certaines structures temporelles du rapport de soi à soi, justement mises à jour par le freudisme. « Répétition », « déjà-là », « après-coup », c'est là ce qui fonde la possibilité même de la cure ; mais si quelque chose peut réexister,

être remanié, prendre une autre vérité, si un « après-coup » de la cure est possible, c'est bien que d'autres séquences d'après-coup sont déjà-là, dans l'existence de chacun. En ce sens bien précis, depuis Wilhelm Fliess jusqu'à l'étudiant contemporain, le discours analytique trouve, de lui-même, son adresse chez des « ayant été » ou « devant être » en analyse. Quant au fait d'y être, de s'allonger un certain nombre de fois sur un divan, cette exigence, parfois formulée pour comprendre quoi que ce soit à un enseignement analytique, ne se retourne que trop aisément contre elle-même et contre l'analyse. De « tenir compte de l'analyse » à la « *comptabiliser* », le pas est lourd de conséquences... Heureusement pour nous, la sacro-sainte Université, laïque, gratuite et obligatoire, marquera encore longtemps sa répugnance pour une pratique privée, aux louches relents initiatiques, aux aspects mercantiles, marquée de honte par sa filiation à partir de la médecine libérale.

J'ai tenté de faire le point, dès 1971, sur ce qui rend non seulement inéluctable mais souhaitable, et sous quelles conditions précises, un « enseignement de la psychanalyse à l'Université » (1). J'ai rappelé les étapes de cette présence : Freud non seulement en titre mais en fonction à l'Université de Vienne, Ferenczi, dans la Budapest de 1919, premier professeur de psychanalyse. Le texte de Freud « Faut-il enseigner la psychanalyse dans les Universités ? » (2) puis la correspondance — moins enthousiaste — avec Abraham et Ferenczi, témoignent d'un débat qui met en question la situation même de l'analyse par rapport à toute institution. Après ces pionniers, il est vrai, la vague déferle. Aux Etats-Unis, la psychanalyse — psychologie dynamique, comme on la dénomme — devient, pour une période d'ailleurs révolue, le modèle de la psychologie académique. En France, par opposition, Daniel Lagache donne un exemple irréprochable de prudence et de rigueur en maintenant sa chaire sous l'intitulé de la « psychologie pathologique », conservant par là au point de vue psychanalytique le privilège de s'énoncer à partir d'un autre lieu.

1968. Dans la turbulence protéiforme des événements, une nébuleuse se condense, dessine ses contours, définit ses orbites : l'UER des Sciences Humaines Cliniques. Deux exigences président à sa naissance : celle de se démarquer d'une psychologie d'inspiration essentiellement expérimentaliste pour se recentrer sur une approche clinique où l'implication personnelle de l'intervenant soit

(1) Laplanche (J.) : *L'enseignement de la psychanalyse à l'Université*, in Bulletin de Psychologie, N. 317, vol. XVIII 13-15, pp. 653-659.

(2) Freud (S.) : *On the teaching of Psycho-analysis in Universities*, Standard Edition, vol. XVII, pp. 169-175.

prise en compte, comme une donnée fondamentale aussi bien de la pratique que de la théorie. L'autre exigence : ne pas limiter sa visée à la seule « psychologie », mais renouveler le vieux projet (formulé notamment par Freud) d'un enseignement des Sciences Humaines où le terme d'Université ne recouvre pas une simple juxtaposition.

Dans ce contexte, ce qu'il est convenu d'appeler la « demande » de psychanalyse de la part des étudiants, devait être par nécessité immodérée, exorbitante. La façon dont il lui fut répondu, à travers débats, erreurs et tâtonnements, me paraît malgré tout exemplaire : je la résume en deux termes : présence et extraterritorialité. Présence par la proportion impressionnante d'analystes qui s'y sont engagés, par la référence analytique qui ne manque à aucun enseignement, par l'acceptation ouverte de voir consacrer des enseignements déterminés à l'analyse. Extraterritorialité : cette UER, et même dans les diplômes supérieurs qu'elle délivre, s'est toujours nettement délimitée de ce que serait une soi-disant UER de psychanalyse. Dans son cursus même, elle situe à la fin, comme un retour, ici encore comptant sur l'effet d'après-coup, les enseignements explicitement consacrés à la psychanalyse : pas davantage que la psychanalyse ne saurait être sucée avec le biberon, elle ne peut être apportée dès le début des études, dans une perspective instrumentaliste où les outils intellectuels élémentaires seraient d'abord enseignés... puis on passerait à l'application.

Présence et extraterritorialité ne seraient cependant qu'illusion si la partie se jouait dans le seul champ universitaire ; « l'autre lieu » ne deviendrait bientôt qu'une référence abstraite. Mais notre présence-absence se fonde sur d'autres systèmes, eux-mêmes, à leur tour, gravitant selon de nouvelles « excentricités ». J'ai nommé, d'abord, le lieu résolument extra-universitaire et, les analystes y veillent, extra-institutionnel, des sociétés d'analystes ; mais l'excentricité la plus fondamentale, celle qui, loin de se résorber, s'affirme chaque jour davantage, c'est celle de l'analyse personnelle, et ceci par rapport aux sociétés analytiques elles-mêmes, à leurs statuts, leur cursus, leur « hiérarchie ».

Ce serait contre-sens de souhaiter l'achèvement, sous forme d'une garantie définitive, de ces emboîtements-déboîtements qui ne valent que parce qu'ils sont perpétuellement remis en cause ; ce serait naïveté de croire qu'ils font les analystes cesser de questionner les modalités de leur intervention à l'Université. Du moins leur permettent-ils de ne pas en remettre sans cesse en cause le principe.

1975. Une réforme universitaire, la restructuration des formations dites de recherche, est l'occasion de mieux préciser la

fonction, externe-interne dans notre UER, de ce pôle de gravitation analytique que constitue le *Laboratoire de Psychanalyse et de Psychopathologie*. Celui-ci se donne pour objectifs de coordonner et d'impulser la recherche psychanalytique à l'Université Paris VII : en recueillant d'abord tout ce qui, de façon éparse dans tout enseignement digne de ce nom, constitue un apport original, susceptible d'être engrangé à la disposition d'autres chercheurs ; en organisant ensuite les recherches du 3ème cycle selon un certain nombre d'orientations privilégiées, réunissant aux fins de confrontation, d'approfondissement et de coordination un certain nombre d'enseignants et d'étudiants de 3ème cycle. Sans donner dans le mythe de la recherche collective, sans vouloir, davantage, imaginer que les Sciences Humaines puissent progresser sur le modèle des Sciences de la Nature, notre hypothèse de travail est qu'une certaine complémentarité entre les efforts individuels n'est pas impossible à organiser, et qu'une certaine capitalisation des résultats au bénéfice d'une recherche ultérieure, n'est pas inimaginable.

« Psychanalyse à l'Université » sera par priorité l'organe de publication de ces recherches. On y trouvera, en principales rubriques, ceux des enseignements quotidiens de l'UER qui nous paraîtront mériter d'être engrammés, puis des documents venant scander une recherche en cours, individuelle ou collective, mais sans nécessairement prétendre avoir trouvé une expression définitive, enfin des « élaborations thématiques » mieux délimitées et plus achevées. A ce dernier titre notre Revue, bien qu'elle se rattache à l'Université Paris VII, sera ouverte à la participation de collègues d'autres Universités, françaises ou étrangères.

*
* *

Dans son rapide écrit de 1919, Freud, très *matter of fact*, examinait les rapports de la Psychanalyse et de l'Université en termes des bénéfices que chaque partie pouvait en retirer. L'avantage était nettement au profit de l'Université, la Psychanalyse s'étant organisée, par nécessité, pour se passer d'un enseignement en des lieux officiels. Si nous reprenons cette interrogation dans la France de 1975, c'est avec la conviction que la psychanalyse peut et doit y trouver plus qu'avantage, un véritable regain. En ce sens, cette revue n'ambitionne pas d'être une publication de plus, ajoutant quelques kilogrammes à un poids déjà respectable de papier noir.

La production, la littérature analytique, souffre d'un mal insidieux. Nous visons ici dans son ensemble la production française, sans en exclure personne (ni, donc, l'auteur de ces lignes) :

« Ils n'en mourraient pas tous, mais tous étaient frappés ». L'emprise souvent écœurante de la mode ne fait pas des ravages que dans le style et le vocabulaire, mais, dans l'exposé, l'argumentation, la démarche intellectuelle. Ellipse, litote, allusion pour les initiés, clin d'œil, ne trouvent leur contrepoids que dans quelques exposés d'une pesante formalisation. Du dit à demi-mots on glisse au sous-entendu, camouflage pour ce qui n'est que superficiellement appréhendé, et de là, insensiblement au subrepticement introduit. Que la parole analytique, dans toutes les circonstances où elle se fait entendre, doit tenter de se maintenir dans une certaine transparence (songeons à l'emploi de ce terme en peinture), une perméabilité aux effets de l'inconscient, c'est là une exigence, certes, difficile à tenir. Mais la pirouette verbale, l'illusionnisme, ne laissent rien passer et ne sont que des cache-misère. La même « liberté d'allure », lorsqu'elle règle imperturbablement des centaines de démarches, finit par ressembler curieusement à un pas de parade. Ce qui marque ici la cadence, ce sont de nouveaux « concepts » non moins pesants que les anciens, plus tyranniques même, car impossibles à assigner, mêlés à l'air que nous respirons : partout bée et bêle la « béance ».

Dans l'hypothèse la plus favorable, ce sont là tics et tournures qui parfois stimulent mais souvent découragent l'effort de compréhension ; mais, trop souvent la lecture attentive se conclut sur une impression amère : la main se referme en vain sur une poignée de sable fin.

Qu'on veuille bien entendre cette critique comme aussi bien une auto-critique : nul ne saute par delà son siècle, et aucun des textes qu'on lira dans cette Revue ne sera probablement indemne de ces défauts que nous avons à dessein condensés en sorte de portrait-robot. Du moins notre souci inaugural et permanent sera de veiller à ce qu'ils ne soient pas si opaques qu'ils oblitèrent toute possibilité de jugement concernant la rigueur de ce qui est proposé.

« Rigueur » : il est une rigueur qui n'est pas la cartésienne mais qui n'en est pas moins « analytique » en ce sens qu'elle pousse jusqu'à l'hyperbole la « lyse » cartésienne. Cette rigueur, cette exigence de la pensée et de l'argumentation psychanalytique, ce sera peut-être la tâche d'une de nos équipes de recherche que d'en définir, d'abord sur l'exemple freudien, les coordonnées principales.

Revenons au lieu universitaire, et à ce lieu privilégié que doit être un « Laboratoire » de Psychanalyse. Les analystes qui s'y rassemblent, viennent des origines les plus diverses, sans exclusive d'appartenance ou de doctrine ; cooptés certes, ils l'ont été en fonction d'une demande essentielle : leur capacité à faire passer, auprès d'un auditoire exigeant, quelque chose de l'analyse elle-

même, sans concession à la vulgarisation, à la parade ou aux dogmatismes de tous bords. Un lecteur, au moins en un premier temps, est nécessairement passivé par l'écrit : qu'il le rejette ou l'ingurgite, il n'en peut mais. De la confrontation universitaire, nous attendons un autre effet : les textes qui viendront ici auront subi le feu d'un auditoire, d'un séminaire de recherche, ou, pourquoi pas, d'un « jury ». La passivité ou la nonchalance de la lecture, la complaisance du cénacle, l'insidieuse complicité de « l'air du temps » devraient peu à peu céder devant les exigences de la communicabilité, de la confrontation serrée, et non pas seulement allusive, des expériences, de l'administration de la preuve (oui, la preuve !) analytique.

On aura compris que nous ne prétendons pas avoir fait autre chose que formuler une tâche qui de toute façon sera à accomplir, et que nous proposons ici à ce Laboratoire et à cette Revue.

Enseignements

symbolisatic

Jean LAPLAI

5 Novembre 1974

Situation
de cet
enseignement

Ce cours n'est pas un enseignement d'initiation qui entendrait vous apporter des connaissances enregistrées et admises une fois pour toutes. C'est une sorte de démarche personnelle que je vous invite à accompagner ; démarche en soi que je poursuis depuis plusieurs années autour de certains thèmes qui en forment l'axe et qui se nomment : pulsion, angoscia, castration et, cette année, symbolisations. Ce n'est pas un cours d'initiation bien qu'il soit rattaché à une UV dite « d'initiation ». C'est d'ailleurs une des caractéristiques de notre U.E.R. que d'avoir réservé « l'initiation à la théorie psychanalytique » au niveau de la quatrième année, sans céder, sur ce point ni sur d'autres, à la tentation d'un gavage précocissime. Car, s'il est dans la nature des choses de voir s'exprimer la revendication d'une psychanalyse à la portée de tous, il n'est pas moins indispensable, de la part des analystes, de rappeler que leur discipline, comme pratique et comme théorie, ne se conçoit que comme mouvement de retour, de réflexion et de redécouverte.

En dehors du public dit « de Maîtrise », sont invités à suivre ce cours d'autres étudiants généralement d'un niveau plus avancé : étudiants de l'Institut, étudiants de troisième cycle, ou encore auditeurs venant d'autres horizons, par exemple de la psychiatrie. C'est vous dire que le niveau de ce cours est pour moi difficile.

(*) Cours 1974-75.